Observations et réflexions

par le docteur Ernest Feltgen.

(Suite 7).

Bouvreuil (Pillo).

Agriculture, silviculture et horticulture comptent une foule d'amis et d'aides persévérants parmi les oiseaux. Tout le monde les connaît, ou devrait les connaître.

Ils sont protégés par la loi, mais pas toujours par les hommes.

Certains hôtes ailés de nos bois, champs et jardins, cependant, ont la mauvaise réputation d'être plus ou moins «nuisibles» à l'horticulture, à l'arboriculture en particulier. D'aucuns leur en veulent amèrement.

Mon Dieu oui, il en est effectivement qui recherchent comme nourriture ce que nous nous donnons la peine de cultiver, ou qui, occasionnellement, font du tort à nos plantes. Que faut-il faire dans ces cas? Tuer tout simplement les criminels? Non. Les chasser, en leur faisant peur d'une manière ou de l'autre? Je pense que c'est le bon procédé. S'il fallait exterminer tous les représentants de la création qui nous semblent ne pas être «intégralement utiles», je ne parle pas seulement des oiseaux, on en verrait un carnage, et finalement, il ne resterait que celui qui ne trouverait plus personne pour lui rendre justice.

Le bon bouvreuil est de ces soi-disant bandits. Pauvre bouvreuil.

Ce bel oiseau porte des douzaines de noms latins, français, enfin de toutes les langues. Un seul peut nous suffire, nous l'appelons tout court bouvreuil et Pyrrhula europaea Vieil, en langage scientifique.

Quatre couleurs différentes lui sont propres et donnent à son plumage un caractère, un cachet particulier, le noir-bleu luisant (du dessus de la tête et des ailes), le gris-cendre (du dos), le blanc (du croupion et du dessous-arrière), le rouge (de la gorge et de la poitrine). C'est un rouge vif, clair, tout à fait à part, un rouge «sui generis» (mélangé fortement avec du gris chez la femelle). Rien n'égale comme teinte ce «rouge de bouvreuil» caractéristique, se détachant si vivement du vert de feuillage, en été, et du blanc de la neige et du givre, en hiver. Une troupe de bouvreuil, ils sont souvent à 12, (même à 20 et 30), dans une haie ou dans un branchage couvert de

neige, est de toute beauté et présente un spectacle ravissant pour l'œil.

Le plumage change un peu chez les différentes variétés. L'une d'elles est marquée par un gris qui domine le tout, on la nomme: bouvreuil gris. Elle habite la Sibérie orientale et l'Alaska.

Nous distinguons deux races de bouvreuils d'Europe: 1° la race du Nord (le grand bouvreuil), plus forte, au rouge très vif. Elle se rencontre dans le Nord-Est de l'Europe, jusque dans la Suède centrale et nous visite pendant les hivers très rigoureux. Cet oiseau est dit «peu intelligent». Pourquoi? Probablement, parce qu'il ne se sent pas chez lui dans nos contrées et n'y chante guère. Ce n'est déjà pas si étonnant. 2° la race de l'Europe centrale (le petit bouvreuil), plus petit de taille, au rouge moins vif. Elle vit surtout en France, en Allemagne, en Suisse, dans l'ancienne Autriche, et aussi dans nos parages, sans y être trop commune. Le bouvreuil en général, semble ne pas trop aimer le Midi. Il est plutôt un oiseau du Nord. On le voit cependant encore en Grèce, en Italie et plus rarement en Espagne, quand l'hiver est bien sensible. Le petit bouvreuil passe pour être «intelligent», parce qu'il a de grandes facilités à répéter et à retenir des mélodies, toutefois, simples, qu'on lui apprend. C'est en Allemagne, notamment en Thuringe, en Saxe, en Hesse (Vogelsgebirg) qu'on élève annuellement jusqu'à un millier de jeunes bouvreuils, pris dans le nid, alors qu'ils ne sont pas encore en état de voler et qu'on dresse au chant pour l'exportation. Ils rendent les mélodies apprises avec une clarté, une pureté, une ampleur, une rondeur de ton flûté, qu'en vain on chercherait chez d'autres oiseaux. La voix du bouvreuil est extrêmement douce, plaintive, mélancolique, changeante avec les circonstances, c'est-à-dire, quand il s'agit d'exprimer la joie, ou la tristesse, ou de servir de signal d'appel, de ralliement, de danger.

L'oiseau est chez nous sédentaire et de passage. Il préfère avant tout les montagnes boisées, les forêts, pour y passer sa paisible existence. Il ne les quitte que quand il y est contraint et visite alors, en troupes, nos champs, nos jardins, dans le voisinage immédiat de nos habitations. Il n'est ni querelleur, ni combatif, mais, par contre, d'une grande affection pour les siens et semble même prouver de l'attachement vis-à-vis de l'homme qui le tient prisonnier.

Et c'est cette belle et aimable créature qu'on voudrait frapper de proscription? Et pour quels motifs? Voici: notre petit ami aime à se nourrir de préférence de toutes sortes de semences, graines, baies et autres fruits provenant de grami-

nées de tout genre, du pavot, de la caméline, du chanvre, des résédas, des spirées, des orties, des bardanes, des cardères, du chou-rave, du panic-millet, du sarrasin (blé noir), du genévrier, des troènes, du nerprun, des aubépines, de l'églantier, de la viorne-obier, du sapin,, du pin, du bouleau, du hêtre, de l'érable, des différents sorbiers (baies de prédilection du bouvreuil), etc.

Ce menu, tout varié qu'il soit, n'est cependant pas une cause de litige d'ordre économique, mais la situation, en elle-même, toutefois, peu importante, change en quelque sorte, si l'hiver se montre exceptionnellement dur et bien long et qu'il s'en suit, nécessairement, une certaine pénurie en vivres dehors, dans la nature. C'est alors que nous voyons souvent des troupes nombreuses de ces pauvres affamés s'abattre sur les arbustes et les arbres fruitiers de nos pépinières, jardins et champs, pour picoter les bourgeons des pommiers, poiriers, cerisiers, abricotiers, pruniers, groseilliers, etc., et détruire ainsi, partiellement, du moins, nos espoirs pour le prochain printemps. Il est cependant à acter, hâtons-nous de le dire, que rarement ces oiseaux sont assez nombreux pour causer de cette façon des dégâts très sensibles. Pour se défaire des «intrus», dignes plutôt de notre pitié, contentons-nous de les faire envoler, sans braquer le fusil sur eux, tout en espérant que la bonne fortune les préservera de la mort de faim et qu'ils se réjouiront de leur douce vie de famille, de leur existence toute de paix, quand renaîtra la belle saison.

Martin-Pêcheur

Habitué de nos grands parcs et Jardins publics ?

Il est en nomenclature scientifique des noms de plantes et d'animaux qui renseignent au premier coup d'œil sur la nature ou l'habitat du porteur. Il serait à désirer que toutes ces dénominations présentassent le même avantage. Par malheur, bon nombre manquent de la clarté voulue. Souvent, il est difficile, sinon complètement impossible, de s'en expliquer le sens avec la meilleure volonté et tous les dictionnaires du monde.

Le nom scientifique de notre oiseau brachipode a l'air bien bizarre: Alcedo ispida. C'est le grand Linné qui l'a choisi.

Alcedo proviendrait de Halcyone ou Alcyone = Alcyon. Ce dernier était un oiseau fabuleux, qui passait pour faire son nid pendant la mer calme, au cours des «jours alcyoniens», précédant et suivant d'un certain temps le solstice d'hiver. Alcyon était en outre, un oiseau d'heureux présage.

Ispida ou hispida (hérissé, c'est-à-dire à poils rudes et épais): Les tout jeunes oiseaux sont couverts d'épines d'un bleu-noir luisant, ce qui leur donne l'aspect de petits hérissons. Ces épines sont, en réalité, de longues gaines qui n'éclatent que tardivement, pour donner naissance aux plumes devant parer, dans la suite l'oiseau adulte.

Qu'on appelle notre oiseau «pêcheur», c'est fort naturel, puisqu'il pêche effectivement des petits poissons pour s'en nourrir presqu'exclusivement. Le nom de «Martin» est moins explicable. Toutefois, est-il bon de noter que quelques vieux auteurs relatent que l'oiseau est voué à Saint-Martin. Il est vrai que le 11 novembre, le jour de la Saint-Martin, est assez loin du solstice d'hiver (voir plus haut), mais, tout de même, il peut y avoir une certaine connexité d'idées.

Aux pays flamands, l'oiseau est connu sous le nom de «Ijsvogel». Cette dénomination serait fort mal choisie, si le mot «Ijs» avait seulement la signification de «glace». Les tout vieux dictionnaires nous rènseignent que »Ijs» veut dire aussi «bleu». C'est précisément la couleur dominante dans la parure de notre oiseau. Le pauvre Martin-Pêcheur ferait piteuse mine dans une contrée qui mériterait plutôt le nom de glacée. Comment pourrait-il s'y nourrir convenablement, lui, dont le menu n'offre que des petits poissons, qu'il prend à l'affût, puis des mollusques aquatiques et exceptionnellement, faute de mieux, des insectes et des crustacés? Il fuit plutôt les ruisseaux et rivières, ainsi que les étangs, qui en hiver se couvrent de glace. Il émigre, dans ces circonstances, vers les pays méridionaux, jusque dans le Nord africain. N'oublions pas, d'ailleurs, que le Martin-Pêcheur a l'aspect d'un oiseau tropical et qu'il est possible qu'il représente une espèce de «reliquat» du temps, où nos ancêtres, ici même, se promenaient à l'ombre des palmiers.

Aux pays à idiome luxembourgeois, c'est-à-dire, entre les cantons d'Arlon, de St-Vith, de Bitbourg et de Thionville, le Martin-Pêcheur porte le nom de «pic d'eau» — Waasserspiecht. L'oiseau ne ressemble cependant que de loin, quelque peu, à un pic. Le Martin-Pêcheur travaille la terre sèche et sablonneuse, de préférence aux bords des eaux, pour y creuser son home, tout comme s'y prend, de façon analogue, notre hirondelle de rivage.

Quant à la description de l'oiseau et l'énumération de ses particularités biologiques, sa distribution géographique, le premier manuel de zoologie, ou spécialement d'ornithologie, donne les renseignements désirés. Relevons seulement que son plumage est particulièrement magnifique. Les couleurs dominantes sont le vert-bleu du dessus et le rouge-rouilleux du

dessous du corps, à côté d'un rouge-cire, d'un rouge-cannelle, d'un bleu-azur, d'un bleu de mer, d'un blanc-jaunâtre, d'un brun-noir, de multiples reflets soyeux et métalliques, d'un effet vraiment merveilleux. C'est un des oiseaux les plus richement parés de l'ancien monde. Il ne saurait être confondu avec aucun autre oiseau européen. Dans le langage fleuri de beaucoup d'ornithologues, dont les tendances visent à l'idéal, il est «la pierre précieuse ailée».

Tous les auteurs sont d'accord de considérer le Martin-Pêcheur comme un oiseau solitaire et insociable, par excellence, ne tolérant pas de concurrent dans le quartier de son choix, tout comme, par exemple, le coucou, le loriot, le troglodyte. Il est un fait, qu'il souffre seulement à ses côtés le merle d'eau et la bergeronnette — et encore — c'est-à-dire, selon ses caprices.

Personnellement, je l'ai toujours rencontré seul, cloué patiemment sur un pieu, une branche sèche, une pierre sortant de l'eau, afin de guetter sa proie et pour s'envoler vite, bien vite, à la vue de l'observateur, en ligne droite et en suivant le cours d'eau. Il partait chaque fois comme une flèche, au cri si caractéristique de «Tiit, Tiit, Tiit, Tiit».

Y aurait-il à tout cela des exceptions?

Au mois d'août, il y a quelques années, j'avais l'occasion de noter ce qui suit:

Tervueren, lieu de pélérinage des naturalistes de tous pays visitant Bruxelles. En face du Musée Colonial, au loin, au-delà de l'étang du Canal, dans l'Enceinte des Bains, le long de l'avenue empierrée droite, une pièce d'eau d'un hectare environ, dite «Etang des Bains». Charmant coin de terre qui dispense à profusion les mystères de la campagne, où l'on peut goûter à cœur joie la symphonie de la forêt et des gentils petits chanteurs qui l'habitent. La forme carrée de l'étang est masquée en quelque sorte par la frondaison épaisse de hêtres, de charmes, de chênes, d'aulnes, d'ormes, de noisetiers, de saules, puis par des touffes de graminées de tout genre, des frênes jeunes, des cornouillers, des groupes de circées, d'orties, de géraniums des marais, d'eupatoires chanvrines, de prêles, d'épiaires, de scrophulaires. Dans l'eau limpide croissent les joncs, les flûteaux, les sagittaires, les nénuphars, les potamots, les renouées amphibies, les hydrocharidées, les lenticules. Plusieurs familles de poules d'eau prennent leurs ébats dans leur home paisible et intime. Je fais justement la réflexion, comme ils doivent bien se sentir heureux, ces oiseaux, dans cette grande et profonde paix. Soudain, du fond de la futaie, des cris perçants de «Tiit, Tiit». Un Martin-Pêcheur fend l'air au-

dessus de moi. Il est suivi d'un autre, d'un troisième, de deux autres encore... Ils disparaissent dans la direction de l'étang de la Chapelle de Saint-Hubert.

Cinq (5) Martins-Pêcheurs, presqu'en bande drue? J'attends quelques instants. Trois retournent dans la forêt, en volant par dessus l'étang; les deux autres passent à côté de moi, à travers le fourré. Il est peu probable qu'il s'agisse de la nichée de l'année, les jeunes sortant des œufs ordinairement entre le premier et le quinze mai. Il s'agit moins encore d'une scène d'amour, réservée habituellement pour le commencement du mois d'avril. Un couple de Martins-Pêcheurs aurait-il eu l'audace et l'imprudence de franchir les limites de son quartier et de provoquer ainsi son voisin jaloux et querelleur? Toujours est-il, qu'à mes passages au même endroit, fin août, fin septembre et fin octobre, quatre (4) Martins-Pêcheurs «différents» volaient «ensemble» par dessus l'étang des Bains et l'étang de la Chapelle.

En publiant cette simple petite observation, je voudrais rendre attentifs les amis de la nature, sur un fait qui, pour moi du moins, était nouveau. Le Martin-Pêcheur deviendrait-il un habitué de nos grands parcs et jardins publics?

Canard sauvage et canard domestique.

Les canards peuplent toute la terre. Le plus grand nombre d'espèces cependant vit dans les pays chauds. Dans les régions plus froides, on rencontre relativement peu d'espèces, par contre, les individus représentant ces espèces y sont plus nombreux. Ils habitent la mer et l'eau douce. Ils sont migrateurs par excellence, mais deviennent sédentaires selon les besoins vitaux.

Quant au canard sauvage, en particulier, la souche du canard domestique, il se tient de préférence dans les marais, les étangs et les eaux courantes, à plantes aquatiques. Il est un oiseau très vorace. C'est de lui qu'on peut dire qu'il est omnivore dans le vrai sens du mot. Il mange du matin au soir et de tout ce qui est mangeable. Sa nourriture consiste ordinairement en vers, grenouilles, limacons, libellules, coléoptères, semences. Du point de vue où nous nous plaçons d'habitude, à tort ou à raison, il est «nuisible». Pas trop sensiblement, disent les auteurs, mais toutefois assez, à cause de la destruction d'œufs de poissons qu'il pratique «en gros et en détail». L'oiseau niche sur l'eau, à terre, dans les plantes aquatiques,

mais aussi sur les arbres croissant dans le voisinage des eaux. Sa chair est des plus estimées. Aussi fait-on la guerre à outrance à ce pauvre palmipède. Nombreux sont les manuels qui traitent spécialement de cette chasse particulièrement intéressante et passionnante.

Dans nos parages et en pays limitrophes, le canard sauvage est de passage. Il est également sédentaire, et cela dépend tout d'abord de la possibilité et de la facilité du ravitaillement, facteur primordial de la vie. Les canards, heureusement pour eux, peuvent se ficher de l'index-number, qui joue un certain rôle dans d'autres milieux. Quand l'hiver menace de devenir dur, l'oiseau se retire vers le Midi, où les conditions de vie sont meilleures. Cela n'est pas déjà si malin, et tout le monde en ferait autant si l'on pouvait et si l'on en avait les moyens.

Le canard sauvage porte son habit de noce de novembre à mai. La mue, c'est-à-dire le changement dans le plumage, auquel les oiseaux sont sujets, commence à l'issue du mois de mai et le moment est venu alors de mettre peu à peu l'habit d'automne, généralement plus simple. Il est sans contredit, un bel oiseau: voyez plutôt sa tête d'un beau vert foncé, son collier blanc, sa poitrine d'un brun marron. Et puis, le «miroir» bleu, bordé de blanc et de noir sur l'aile, le miroir du canard, cette moucheture, ou tache naturelle, qui tranche si admirablement sur le reste du plumage! Le croupion présente chez le mâle quelques plumes recourbées. La femelle porte des couleurs beaucoup plus ordinaires, moins brillantes, elle est, en général, plus modeste dans sa toilette, fait qu'on remarque communément dans le monde ailé.

Je me rappelle avoir lu quelque part un entrefilet de journal, traitant d'un couple de «canards sauvages», ayant fait une apparition passagère dans un bassin d'eau d'un parc d'une ville. Du point de vue littéraire, l'esquisse était un vrai bijou, mais sous le rapport ornithologique, il y avait lieu de faire quelques petites remarques, l'auteur ne m'en voudra pas. Et d'abord, des canards sauvages dans un parc, est chose pour le moins douteuse, pour quiconque connaît le naturel de ces oiseaux. Le canard sauvage est alerte, vigilant, vif, timide, craintif, ne se laisse que difficilement approcher, aime la solitude, les recoins cachés. Il ne se hasardera jamais dans le voisinage de l'homme, dans un endroit habité, à plus forte raison jamais dans une agglomération grande ou petite.

«Soudain, tels des javelots lancés d'une main sûre, les hôtes d'un instant piquent et disparaissent au loin», dit l'entrefilet de journal. ——— Rien de plus naturel, en effet, parce

que les excursionnistes ailés étaient des pensionnaires domestiqués d'un étang voisin. Il n'est nullement rare de voir ces oiseaux, soumis à l'homme, quitter passagèrement leur habitat ordinaire, qu'ils regagnent après une absence plus ou moins courte, guidés par un sens d'orientation remarquable.

Ils font, en général, bonne figure, ces palmipèdes domestiqués, dans nos grands jardins d'agrément, dans nos parcs publics, qu'ils animent richement par leur plumage si diversement colorié, leurs folâtres jeux et petites querelles, leurs lestes plongeons et la grande agilité dans leurs mouvements sur l'eau.

Dans les jardins de rapport, par contre, personne ne l'ignore, ils sont des visiteurs peu agréables, capables de détruire tout ce qui se présente à leur voracité excessive en fait de fruits et de plantes tendres.

Un vieux proverbe nous conseille de ne pas engager le bouc comme jardinier, le canard ne s'y prête guère non plus.

Dasychira pudibunda L.

Le Journal «Luxembourg» du 19 septembre 1935 et les autres quotidiens, à d'autres dates, plus ou moins rapprochées, publient des articles sur la «calamité qui s'est abattue sur le Grünewald et le Baumbusch (et autres grandes forêts, notamment à Strassen, Leudelange, Dalheim) et dont les manifestations sont vraiment effrayantes.»

Il s'agit de l'invasion du Dasychira pudibunda L., connu communément sous le nom de Rotschwanz, la chenille portant au dernier anneau un pinceau (une brosse) dirigé en arrière et coloré en rouge rouille très vif.

Somme toute, on est unanime, dans les milieux compétents, (voir entre autres, l'exposé bien documenté du directeur des Eaux et Forêts, Augustin, du 24 septembre 1935 (Lux. Ztg.), que le mal est navrant, mais pratiquement pas aussi grave, qu'il en a l'air.

Quant aux remèdes contre le fléau, à vrai dire, on n'en connaît pas, et ceux, auxquels on pourrait faire appel, occasionneraient des dépenses de beaucoup supérieures au dommage enregistré.

Le même point de vue, nous le rencontrons déjà dans l'important ouvrage que le conservateur du Musée d'histoire naturelle, Victor Ferrant, a publié il y a 25 ans, en 1911, sous le

titre: Die schädlichen Insekten der Land- und Forstwirtschaft, ihre Lebensweise und Bekämpfung, et qui dit à la page 483:

«Die forstliche Bedeutung des Rotschwanzes ist besonders beachtenswert für die Buche, denn es kann vorkommen, daß er ganze Buchenwaldungen entlaubt. Der stärkste Dasychira-Fraß kam im Großherzogtum Luxemburg im Jahre 1893 zustande. Bereits im vorhergehenden Jahre wurden im Gemeindewald von Steinsel, wo der Fraß besonders intensiv war, 33 ha. Buchenwald kahlgefressen, im folgenden Sommer aber in verschiedenen Gemeinden des Landes über 2000 ha. Buchenwaldung vollkommen entblättert. Die in Buchenbeständen eingesprengten Eichen wurden anfangs von den jungen Räupchen stärker befressen als die Buchen; bei der zweiten Häutung aber verließen die Räupchen dieselben, um sie erst wieder zu befallen, als die Buchen kahl dastanden. Während die Laubhölzer ohne Unterschied der Art, namentlich auch die dem Fraßherd nahe liegenden Obstbäume, befressen wurden, blieben dementgegen, selbst bei größter Not, sämtliche Nadelhölzer, die Lärche nicht ausgenommen, vollkommen verschmäht. Das plötzliche Erlöschen der Raupenepidemie nach dem zweiten Fraßjahre **infolge natürlicher Feinde wurde auch hier vollkommen bestätigt.**

Gefährlich wird der Rotschwanzfraß besonders den Jungbeständen, Heisterkulturen und Büschelpflanzungen. An Altbeständen beschränkt sich der Schaden auf einen kaum merklichen Zuwachsverlust des Holzes.

Bekämpfung. Betupfen der Eierscheiben mit irgend einem flüssigen Fett, als Teer, Tran, Oel, Petroleum u. drgl. Sammeln und Verbrennen der Puppen.

Natürliche Feinde hat der Rotschwanz namentlich in den Schlupfwespen *(Ichneumon compulatorius* O. F. Müller, *Ichneumon pistorius* Grav., *Automalus alboguttatus* Grav.), den Raupenfliegen und dem Kuckuck.»

Dès l'apparition des chenilles nous nous sommes rendus sur les lieux pour nous convaincre de l'importance et de l'étendue du phénomène naturel extraordinaire et donnant le frisson à tout ami de la nature, qui, il faut bien s'y résigner, nous réserve de temps à autre de ces «caprices», si l'expression est permise.

Nos jeunes camarades de la Fauna, Marcel Heuertz et Alfred Kuntgen, passés maîtres dans l'art de manier le Kodak, ont bien voulu mettre à notre disposition les photos que nous tenons à reproduire en cette place. Les numéros 1, 2 et 3 (Marcel Heuertz — 22 septembre) nous montrent 1° un tronc

de hêtre sur lequel se meuvent les chenilles, 2° un second tronc de hêtre avec, au fond, une partie dans le Grünewald (hinter der Brennerei) presqu'entièrement dénudée et 3°) tout un groupe de hêtres complètement dépourvu de son feuillage.

Les numéros 4, 5 et 6 (Alfred Kuntgen — 26 septembre) font voir 4° un amas de chenilles qui grouillent au pied d'un tronc d'arbre, 5° une traînée de chenilles le long d'un autre tronc et 6° une partie dans le Grünewald (Staffelstein) montrant, au premier plan, des plantes ornementales en verdure, non attaquées, et au fond, une partie de la route de Walferdange, bordée par des hêtres tout-à-fait dépourvus de feuilles, les arbres ne présentant plus qu'un fouillis de branches nues.

Les Freux à Brouch !

24 février 1936. Fu'esmendeg ensoleillé qui fait pressentir le prochain retour du jeune printemps.

Un groupe de flâneurs aux mines joyeuses, goûtant avec cœur ce que Mère Nature leur réserve de bon et de beau, se retrouve au début de l'après-midi dans le hameau idyllique de Brouch, dont les nombreuses sources, rassemblées en limpides petits filets d'eau, sont tributaires du légendaire Boudlerbâch.

Le hameau cossu, hébergeant des familles paysannes aborigènes, s'étale-là au milieu de prés verdoyants, autour d'une modeste chapelle portant au-dessus du simple portail le millésime de 1739, début du règne de Marie-Thérèse.

Le sanctuaire est fermé à clef. Le cimetière attenant, aux quelques pierres tumulaires massives, est orné, en majeure partie, d'Aubrétie deltoïde ou Petit-Bleu et de Santoline Petit-Cyprès (Cypressenkraut), deux plantes tombales acquérant toujours davantage chez nous le droit de bourgeoisie ..... végétale, si j'ose dire. Quelques groupes drus de perce-neige, ou de clochettes d'hiver et de nivéoles printanières, ou de grelots blancs, tout en fleurs, luisent au loin dans un coin perdu du lieu saint.

Je vois que je m'écarte passablement de mon sujet. Je m'en excuse.

C'est ainsi donc que nous débarquâmes à Brouch-lez-Biwer, dans le principal but de fixer sur des plaques photographiques l'aspect qu'offre l'ensemble des nids de Freux (Saatkrähe), réunis depuis nombre d'années en colonies dans les environs immédiats du hameau.